



Grâce à son aptitude à passer d'un personnage à l'autre par la parole, un regard, une mimique, Brigitte Rosset rappelle la manière de François Silvant, comédien et humoriste romand décédé en 2007 qui l'a beaucoup influencée. DR

«Ça me semblait absurde de payer pour ne rien manger»

SAINT-PREX Brigitte Rosset campe quinze personnages hauts en couleur dans «Ma cuisine intérieure». Un solo inspiré d'une semaine de jeûne.

PAR MAXIME.MAILLARD@LACOTE.CH

C'est une année à chiffres ronds pour Brigitte Rosset. La joyeuse comédienne genevoise, aujourd'hui établie aux Diablerets, souffle cinquante bougies et célèbre trente ans de vie sur les planches. Des rôles classiques dans des pièces de Molière, Dario Fo, Carlo Goldoni, Shakespeare ou Marivaux, mais aussi, depuis 2001, des seuls en scène dans lesquels elle raconte avec finesse son quotidien en incarnant dans un style dépoillé des personnages truculents.



Personnellement, j'ai de la peine à me dire "ça c'est drôle" ou "ça ce n'est pas drôle". Il y a quelque chose de plus théâtral dans les spectacles que je fais.

BRIGITTE ROSSET
COMÉDIENNE

Il y a eu «Voyage au bout de la nuit» (en 2001), chronique des joies et désagréments d'une préparation de mariage; «Suite matrimoniale, avec vue sur la mer» (2009), qui explorait le charme discret de la maternité, ou encore «Tiguidou» (2015), récit de nuit d'anniversaire déjanté. Son cinquième solo «Ma cuisine intérieure», à découvrir ce samedi à Saint-Prex, raconte l'expérience d'une semaine de jeûne collectif dans les Alpes-de-Haute-Provence. Une immersion désopilante avec des gens qu'un geste ou une mimi-

que rendent mémorables lorsque cette fine observatrice du réel se les approprie. Entretien.

Brigitte Rosset, qu'est-ce qui vous a incitée à faire l'expérience d'un jeûne collectif?

J'ai un ami comédien dont le copain jardinier avait des problèmes d'articulation, et tous deux me racontaient leur expérience de jeûne. Pour être honnête, au début, je me suis moquée. Cela me semblait absurde d'aller en Provence et de payer pour ne rien manger. Et plus ils m'en parlaient, plus ça m'a intriguée: le fait, notamment, de se retrouver pendant une semaine avec des gens que je n'aurais jamais rencontrés ailleurs. Il y avait matière à raconter des histoires.

Et qu'en est-il de votre rapport à la nourriture?

Personnellement j'adore manger, je n'ai jamais été boulimique ou anorexique mais je pense que nous avons tous un rapport compliqué à ça. Chez moi, c'est très affectif et j'ai eu envie de savoir ce que ça fait de ne pas manger pendant une semaine. En plus, c'était une période où j'étais crevée et quand j'entendais les gens parler du jeûne, ils me disaient que ça se passe aussi dans la tête, que ce n'est pas qu'une question de purge physique, mais qu'on accède à une sorte de clairvoyance, qu'on a l'impression de ne plus avoir de gras dans la tête.

On associe volontiers le format du solo au comique. Comment vous y prenez-vous pour faire rire les gens?

Le rire fonctionne comme une surprise, une sorte d'éclat. Personnellement, j'ai de la peine à me dire «ça c'est drôle» ou «ça, ce n'est pas drôle», car je ne suis pas une plume, je ne travaille pas sur les jeux de mots, je ne fais pas dans le stand up où les gens écrivent à la vanne. Il y a quelque chose de plus théâtral dans les spectacles que je fais, avec une construction de personnages.

Je travaille sur l'observation, j'essaie de me souvenir des détails qui m'ont amusée, d'une manière de parler ou de bouger. C'est donc plutôt un humour de reconnaissance par le public. Dans ce spectacle, il y a quinze personnages et je n'ai pas de costumes. Tout passe par l'attitude, l'expression, l'incarnation. Les histoires de personnages, c'est ce qui touche les gens et c'est ce que j'aime faire.

Vous fêtez cette année un double anniversaire. Trente ans de carrière et cinquante printemps. Commentez par le premier... de quoi êtes-vous la plus fière?

Des trente ans de carrière, non mais sérieux! Je suis fière d'avoir pu faire ça pendant trente ans, d'avoir fait trois enfants, de les avoir élevés et ils vont franchement bien. Ils ont 16, 18 et 24 ans, je les trouve super. Avec le papa, qui est comédien aussi, on s'en est bien sorti, on est divorcés mais on s'aime beaucoup. Des gens me demandent parfois si je n'ai pas rêvé de jouer à Paris, mais ce qui est magnifique c'est de durer. L'autre jour, mon fils est venu me voir à Neuchâtel, on

était dans le café, on discutait. Et les gens, en sortant, s'arrêtaient pour me dire merci, merci, merci beaucoup. Il n'y en a pas beaucoup des métiers, à part cuisinier, où l'on vous dit merci après être venu et avoir payé...

Pilote d'avion?

On ne l'applaudit plus à l'atterrissage! Il reste peut-être le chauffeur du car postal dans les villages.

Et avoir cinquante ans, vous vous y retrouvez?

Je trouve que chaque époque est intéressante. Je ne voudrais pas avoir 30 ans aujourd'hui, je suis assez contente avec mes 50. Quant aux 40 ans, il se trouve que ça a coïncidé avec un chagrin d'amour, c'était un cap, un trop-plein et je me suis retrouvée à la clinique des lucioles. C'est comme ça que j'ai appelé la Clinique La Métairie dans mon spectacle «Smarties, Kleenex et Canada Dry». Une leur d'espoir pour ceux qui ont pété un plomb. Je suis restée là-bas deux semaines. Dans le spectacle, je racontais les pshs, les gens que j'y ai croisés. Chaque fois que je passe en train à Nyon, j'y pense.

Infos

Brigitte Rosset,
«Ma cuisine intérieure»,
Centre culturel du Vieux-Moulin,
avenue de Taillecou 2, Saint-Prex.
Sa 9 avril, 20h30.
Infos et réservations:
www.stprexpassionculture.ch

Une invitation au voyage par le collage



Ariane Karcher dans son atelier nyonnais en 2020. CÉDRIC SANDOZ

NYON

La galerie Murandaz expose une vingtaine de toiles collages étranges et décalées signées Ariane Karcher, alias «AKA».

Rien ne sert de demander à la plasticienne Ariane Karcher d'analyser ce qu'elle fait. Elle fait, un point c'est tout. «Je suis instinctive», lâche celle qui dirigea le Festival des arts vivants durant vingt ans. En parallèle de sa carrière de femme de théâtre, elle n'a jamais cessé de peindre depuis l'enfance. «Ma mère m'avait montré des dessins réalisés lorsque j'avais 2 ans. C'était reconnaissable. J'avais des angoisses et je les dessinais.»

Septante ans plus tard, elle présente à la galerie Murandaz une série de toiles marquant à des degrés divers peinture et collages d'images imprimées. Cette technique s'est imposée comme mode d'expression privilégiée depuis un cancer diagnostiqué en 2015, suivi de métastases dans le cerveau en 2017. «La peinture est devenue plus aléatoire; avec le collage, je peux tout combiner tout le temps et j'ai moins besoin d'être debout.»

Cohabitation avec un tigre, un coq, un chapeau

Le long des cimaises, la signature visuelle de la Nyonnaise saute aux yeux. Des personnages, souvent de dos, invitent le regard à suivre leur dans d'étranges ambiances d'intérieur qu'un thérapeute de comptoir aurait tôt fait d'interpréter comme des métaphores de la psyché. Mais gardons-nous de cette facilité et regardons cette petite fille souvent vêtue de rose (robe flashy ou rayée de noir) réapparaître, le visage dérobé, dans plusieurs tableaux. Elle y cohabite tantôt avec un tigre, un oiseau, un cactus en

pot, une carcasse de camion enlisée dans les sables, tantôt avec un coq, un chapeau, une pomme ou un canapé de velours vert. Autant de mises en présence qui intriguent. Nous sommes un peu comme chez David Lynch, pris par le mystère de l'apparition de quelque chose qui tient du rêve ou du rapprochement inattendu cher aux surréalistes.

Humour décalé et clins d'œil à l'histoire de l'art

Autre exemple: ces quatre hommes à chapeau face à la montée des eaux du Léman dans un garage où s'engouffre la proue d'un bateau de la CGN. «On ne sait pas ce qu'ils font là, commente, espigole, Ariane Karcher, s'ils veillent sur la sécurité ou autre chose. Je n'ai pas la réponse et je m'en fous.»



«Léman dans le parking.» DR

On ignore tout autant pourquoi une vache a atterri dans une pièce exiguë ni ce que le lapin de la toile «Gamine au tigre» traficoté dans les plis de sa robe. L'important, ici, n'est pas d'expliquer, mais de se laisser inviter et d'entrer.

Et à force de se promener, l'observateur sentira peut-être poindre un humour décalé, un refus de l'expression des émotions au profit du rendu atmosphérique, un goût certain pour la fluidité des tissus comme chez cette «petite bonne femme dont la jupe voltige».

Avec, ici ou là, des clins d'œil à l'histoire de l'art: Picasso, dont le buste généreux de la «Snob nue» rappelle le sens exubérant des volumes ou Edward Hopper et son fameux tableau «Night Walks», reproduit et agrémenté de deux buveurs qu'on croirait sortis du café du coin. MMA

Ariane Karcher,
«Peinture/collages», galerie
Murandaz, chemin du Midi 8,
Nyon. A voir jusqu'au 15 avril,
ma-ve 14h45-18h; sa 14-17h.
www.galerie-murandaz.ch



«Kim et le tigre.» DR